

Nouvelles polarités politiques : les Médialistes

Yves Citton

Number 259, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84983ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Citton, Y. (2017). Nouvelles polarités politiques : les Médialistes. *Spirale*, (259), 6-8.

Nouvelles polarités politiques : les Médialistes

Par Yves Citton, collaboration spéciale de la revue *Multitudes*

(Un article publié dans le précédent numéro de Spirale proposait de considérer l'électorat des partis d'extrême droite – populistes, nationalistes, souverainistes, xénophobes – comme le produit d'un double embouteillage causé par une certaine politique économique dominante, le néolibéralisme obsédé d'austérité financière, articulée à un certain régime mass-médiatique – dont l'ensemble tendait à faire de nous tous des auto-mobiles paralysés exprimant leur frustration par l'idéologie de l'Automobilisme.

L'article qui suit tente de repérer ce qui pourrait contrecarrer les succès récents des partis des Automobilistes.)

Le noyau de l'idéologie automobiliste est inscrit dans son nom : il consiste à croire que chacun(e) de nous bouge d'abord par son mouvement propre, inhérent, libre, individualiste, autonome : auto-mobile. Cette croyance a le bon sens pour elle. Tous les partisans du libre arbitre ont répété depuis des siècles l'évidence première que je « peux », si je le « veux »,

tourner ma tête ou lever mon bras. Contrairement au rocher, à la goutte d'eau, au platane ou au pissenlit, je suis auto-mobile. Pour comprendre l'origine et la production de l'idéologie automobiliste, il faut repartir de là, et mettre en cause cette fausse évidence première. C'est ce que font les Médialistes, dont l'existence est encore obscure, rare, souterraine, anarchique et parfaitement inorganisée, éparpillée en quelques lieux minoritaires de la planète et de son histoire.

**les Médialistes croient que les humains
bougent en fonction des milieux
de médialité dans lesquels ils évoluent,
alors que les Automobilistes croient
que les humains bougent
en fonction de leur libre volonté.**

Une politique des milieux

Les Médialistes commencent par souligner que les rochers, les gouttes d'eau, les platanes et les pissenlits bougent aussi. Ils bougent sous l'effet de poussées externes : d'un tremblement de terre, de la force de gravitation, de la pluie, du vent. Ils bougent aussi parfois du fait de poussées internes : les rochers sont auto-mobiles lorsqu'une certaine température en fait des volcans, les platanes peuvent grandir de plusieurs pieds en une année, les pissenlits essaient leurs graines au loin. La leçon qu'ils en tirent est qu'on ne (se) bouge jamais tout seul dans un monde immobile, mais que, pour autant qu'on y regarde d'un peu plus près, nos mouvements résultent toujours - de façon souvent imprédictible - de mouvements plus généraux qui nous traversent.

À ce principe trop abstrait et trop universel, les Médialistes ajoutent une précision, qu'ils savent être autant poétique et audacieuse qu'analytique et factuelle, mais à laquelle ils confient une grande valeur heuristique : ce qui conditionne nos mouvements, en ce troisième siècle de l'ère anthropocène, c'est ce que nous désignons du terme de « média ». En résumant les choses au plus simple, les Médialistes croient que les humains bougent en fonction des milieux de médialité dans lesquels ils évoluent, alors que les Automobilistes croient que les humains bougent en fonction de leur libre volonté.

Si les Médialistes attirent l'attention sur l'importance des médias (de toutes sortes) à travers lesquels se construit notre connaissance (et notre ignorance) du monde qui nous entoure, ils font plus généralement porter leurs soins sur les différents types de « médiations » à travers lesquelles s'articulent et se trament nos interactions sociales. Ces médiations peuvent être institutionnelles (une organisation dotée d'une certaine stabilité dans le temps), procédurales (un enchaînement de comportements successifs), gestuelles (une action relationnelle);

elles peuvent prendre place à l'échelle d'un continent, d'un quartier, d'un couple ; elles peuvent impliquer d'énormes réseaux de serveurs ou l'échange éphémère de deux regards. Ce qu'elles ont toutes en commun, c'est de nourrir une relation qui alimente la vie des parties prenantes en atténuant autant que possible la violence des rapports de force qui structurent leurs situations réciproques, généralement inégales. C'est cette attitude fondamentalement diplomatique, pacificatrice, qui fait fréquemment accuser les Médialistes de n'avoir rien compris à la politique, voire d'en saper dangereusement l'exercice même - ce qui est indéniable si l'on choisit de définir la politique comme un art du conflit et comme une habileté à reconfigurer des rapports de force pour les exploiter à son profit.

Une politique des moyens

Un autre reproche habituellement adressé aux Médialistes touche à leur refus obstiné de jouer le jeu de la critique, de l'accusation, de la dénonciation - que pratiquent allégrement les Automobilistes. Les Médialistes aiment à dire qu'ils n'ont pas d'ennemis, seulement des manques de médiations - et cela leur vaut autant de mépris que d'ennemis. Face à tout problème, à toute injustice, à tout scandale, à toute horreur, ils se demandent seulement comment inventer une médiation capable d'empêcher sa répétition. Lorsqu'on les somme de s'engager dans des conflits, ils n'aiment pas être qualifiés de lâches, d'autant plus qu'ils se savent non exempts de lâcheté, mais qu'ils se méfient encore plus de l'héroïsme. Et de la testostérone.

Selon leurs théories étymologiques, la « médiation » se situe précisément à mi-chemin entre le *medium* conçu comme un « moyen » de transformer tel aspect de l'état du monde et le *medium* conçu comme le « milieu » au sein duquel cette transformation doit avoir lieu. C'est l'ajustement du moyen au milieu (à sa soutenabilité, à sa convivialité et à l'enrichissement

de sa diversité) qui fait le mérite plus ou moins grand d'une médiation.

Ils n'aiment guère entendre les Automobilistes dire n'avoir jamais rencontré une société (seulement des auto-mobiles). Mais ils se méfient également de ceux qui n'ont que « la société » ou « le bien commun » à la bouche, comme si les groupes, les identités et les milieux préexistaient aux médiations qui permettent leurs relations. Les « socialistes » leur semblent avoir trop sacrifié à une société fétichisée par ses objectivations économistes ; les « communistes » leur paraissent présupposer une unité fusionnelle bien difficile à entrevoir, et surtout à entretenir, à travers l'inévitable opacité des médiations. Ils se sentent souvent assez proches des « écologistes », puisqu'ils mettent comme ceux-ci le milieu au cœur de leurs préoccupations, mais ils sont fréquemment frustrés par le manque d'intérêt que les « écologistes » partagent avec le reste des partis politiques envers l'importance des médias.

Car tel est bien leur principal trait définitoire : les Médialistes affirment avant toute autre chose qu'il ne sert à rien de prétendre faire de la politique tant qu'on ne s'interroge pas sur la structuration des perceptions et des débats politiques par les dispositifs médiatiques actuellement dominants. Le premier point de leur credo tient en une formule simple : les discours politiques nous leurrent en postulant que nos régimes sont des « démocraties » entérinant les décisions des « peuples », alors que nous vivons dans des « médiarchies » où les décisions sont prises en fonction de l'opinion de « publics » constitués par des médias. Une telle prémisse explique (en partie) leur refus de se battre : lutter pour ou contre ce dont on débat à chaque moment (le port du voile, la déchéance de nationalité, l'élection de blanc bonnet ou de bonnet blanc), c'est entériner la pertinence des questions posées, dans les termes où elles sont posées - alors qu'il y a beaucoup plus important à faire sur d'autres questions, dont personne

ne songe à parler tant on se trouve occupés (au sens militaire) par les faux débats en cours.

Une politique paradoxale ?

On l'aura compris : la position défendue par les Médialistes est proprement ridicule – minée par une contradiction qui les rend à la fois risibles et touchants : pitoyables. S'ils ont si bien compris que les médias étaient au cœur de l'agencement de nos sociétés, pourquoi sont-ils incapables de s'y faire un nom ? Qui a entendu parler des « Médialistes » ? Où sont-ils jamais parvenus à se faire entendre ? Qui a prêté la moindre attention à leurs propos ? Quelle médiation sont-ils parvenus à construire pour surmonter ce tout premier obstacle qui leur barre la route de l'existence ? Et puisqu'ils n'ont pas été fichus de réaliser ce premier pas, au nom de quoi faudrait-il croire que leurs théories et leurs propositions ont la moindre validité – et surtout la moindre efficacité ?

Les Automobilistes vocifèrent de partout : ils n'ont qu'à ouvrir la bouche pour que leurs frustrations entrent en parfaite résonance avec le *buzz* médiatique, qui prospère de leur dénonciation, laquelle les fait pros-

pérer encore davantage – alimentant une autocalculité récurrente apparemment invincible. Ils emportent la médiarchie dans un micro-trottoir (*vox pop*) généralisé. Dites-nous la première chose qui vous passera par la tête, et vous passerez à la télé – pour y répéter merveilleusement la dernière chose que la télé vous a mise dans la tête. Auto-mobiles : ça avance tout seul, même pas besoin de forcer qui que ce soit à dire quoi que ce soit. Tout se fait dans la spontanéité et le direct : l'immédiat.

Si les théories des Médialistes avaient la moindre vertu pratique, ça se saurait : on entendrait parler d'eux. Leur totale absence de résonance médiatique sanctionne leur totale ineptie. Ils ne peuvent même pas s'en plaindre ni accuser qui que ce soit, puisqu'ils ne croient ni à la critique ni à la dénonciation. Ils n'ont qu'eux-mêmes à blâmer, incapables qu'ils sont d'imaginer et d'implémenter des médiations quelque peu efficaces. Est-il toutefois possible d'être à ce point inexistant ? Ne serait-ce pas une ruse ?

Leur ratage est aveuglant, tant ils brillent par leur absence. Ne seraient-ils pas l'envers silencieux de ces Automobilistes qu'on entend partout ?

Nous sommes tous des Automobilistes, disions-nous, dès lors que nous prenons le volant d'une voiture. De même, ne sommes-nous pas tous des Médialistes, dès lors que nous allumons une télévision ou ouvrons un journal ? Ne savons-nous pas intimement, sans avoir nullement à le dire, que les spectacles de la démocratie masquent (mal) les pirouettes de la médiarchie ? Le silence des Médialistes est peut-être purement tactique : pas besoin de vociférer une vérité évidente, il suffit de la laisser s'imposer par elle-même. Et si la médiation suprême, invincible, était à chercher dans l'absence même d'intervention médiatisante ? Tel est peut-être notre pari commun, à nous tous autant que nous sommes des Médialistes qui s'ignorent. Telle est peut-être la stratégie ultime, dont nous ne sommes même pas (encore) conscients : ne pas nous dénoncer, travailler silencieusement aux médiations qui, quand nous les aurons fait parvenir à maturité, feront basculer nos relations sociales d'un monde d'Automobilistes embouteillés à un monde de Médialistes débouchés.

Mais combien de temps pourrons-nous encore attendre ? ■

**les Médialistes affirment
avant toute autre chose qu'il ne sert
à rien de prétendre faire de la politique
tant qu'on ne s'interroge pas
sur la structuration des perceptions
et des débats politiques
par les dispositifs médiatiques
actuellement dominants.**